



**HAL**  
open science

## Federico De Roberto, l'aristocratie et l'identité sociale

Michela Toppano

► **To cite this version:**

Michela Toppano. Federico De Roberto, l'aristocratie et l'identité sociale . Journée d'études concours, Jan 2012, Nancy, France. <hal-01726704>

**HAL Id: hal-01726704**

**<https://hal.science/hal-01726704v1>**

Submitted on 8 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Michela TOPPANO  
Université de Provence

Si le roman *I Promessi sposi* peut être défini comme l'épopée resplendissante des humbles, *I Vicerè*, peut revendiquer le titre d'épopée avilissante de l'aristocratie. Nous n'établissons pas un parallèle entre ces deux œuvres au hasard. En effet, *I Vicerè*, roman anti-historique<sup>1</sup> écrit à l'époque de la consolidation d'une Italie libérale décevante, peut aisément être lu comme une réponse critique au roman historique de Manzoni, hymne à la Providence de l'époque romantique<sup>2</sup>.

Dans *I Vicerè*, l'aristocratie catanaise, constitue le protagoniste exclusif. Si la condamnation sans appel qui frappe cette classe sociale est évidente, rares sont les chercheurs qui ont attiré l'attention sur l'importance de la biographie de De Roberto comme clef de lecture pour comprendre ce jugement sévère<sup>3</sup>. Ainsi nous essayerons de montrer dans quelle mesure la représentation négative de l'aristocratie, chez De Roberto, relève en grande partie de sa trajectoire personnelle et notamment d'une incertitude concernant son identité sociale, alimentée par un fantasme nobiliaire qu'il doit au rapport à sa mère. En envisageant *I Vicerè* de ce point de vue, il sera également possible d'apprécier dans quelle mesure cet ouvrage révèle une fonction fondamentale de l'écriture chez de Roberto et qui est à l'œuvre dans l'ensemble de sa production. L'écriture revêt en effet une fonction cathartique qui vise à résoudre, à travers le travail de stylisation littéraire et la mise en récit fictionnelle, des conflits psychiques ou idéologiques, des sentiments de culpabilité ou d'incertitude identitaire que l'auteur doit à sa trajectoire personnelle et au contexte historique dans lequel il a évolué. Les modalités de représentation de l'aristocratie dans *I Vicerè* renvoient justement à l'un de ces nœuds problématiques.

Dans *I Vicerè*, De Roberto montre comment l'aristocratie catanaise parvient à rester au pouvoir et à reproduire les abus de toujours grâce aux opportunités offertes par les changements introduits par le nouveau État national et libéral qui, en principe, aurait dû l'amener à un déclin irréversible. Le jugement que l'auteur porte sur les acteurs de cette stratégie et sur la logique même de ce processus est d'une extrême sévérité. Le narrateur fustige sans concession ces

---

<sup>1</sup> Nous faisons ici allusion à la définition de V. SPINAZZOLA, *Il romanzo antistorico*, Roma, Editori Riuniti, 1990.

<sup>2</sup> Plusieurs chercheurs ont souligné l'intertexte manzonien, presque toujours détourné par rapport à sa signification et à sa fonction de départ. Cf. A. DE STEFANO, « Rifrazioni manzoniane nei *Vicerè* », dans AA.VV., *Manzoni e la cultura siciliana*, Atti del Congresso di Studi (Palermo-Agrigento-Siracusa-Catania-Messina, 22-30 novembre 1986), Messina, Ed. Sicania, 1991, pp. 751-763.

<sup>3</sup> Parmi ceux-ci, nous citons surtout G. GRANA, *I Vicerè e la patologia del reale*, Milano, Marzorati, 1982, pp. 148-152.

aristocrates abjects. Les nobles Uzeda sont frappés d'une tare ontologique représentée symboliquement par leur sang corrompu, qui fait planer la menace de la mort et de la folie sur les différents membres de la famille. Cette tare héréditaire épargne certains individus, mais elle entraîne inéluctablement d'autres à leur perte. En tout cas, elle guette de façon sournoise le destin de tous les Uzeda : le dernier descendant de la lignée, Consalvo, à la veille de son élection au Parlement, face à la mort de son père, craint d'être un jour rattrapé par ce fléau qui s'abat visiblement sur ses parents.

La dégénérescence de la lignée se manifeste au niveau physique, moral et intellectuel. Les Uzeda sont tous difformes et marqués par un excès :

A quel modo che, fisicamente, gli Uzeda si distinguevano in due grandi categorie di belli e di brutti, così al morale essi erano o sfrenatamente amanti dei piaceri e dissipatori come il principe Giacomo XIII e il contino Raimondo ; o interessati, avari, spilorci, capaci di vender l'anima per un baiocco, come il principe Giacomo XIV e donna Ferdinanda.<sup>4</sup>

Leur laideur, physique et morale, est soulignée par quelques traits, simplifiés et figés, mais d'autant plus marquants et caractéristiques. Ainsi, don Blasco est caractérisé par une « estrema pinguedine », il mange les autres des yeux, il hurle et il crie sans retenue, il invective tout le monde et présente une gestuelle envahissante et agressive. Don Eugenio, au contraire, est défiguré par une « estrema magrezza »<sup>5</sup>, son comportement révèle la faim qui l'harcèle : il remplit ses poches de gâteaux lors des réceptions, il s'adonne à toute entreprise qu'il considère lucrative mais qui se révèle systématiquement stérile, il finit par mendier, abruti par une misère honteuse, dans les rues de Catane. Giacomo, pour sa part, est très laid : il est bas, maladroit, au long nez et d'une avidité sordide. Les femmes de la famille ne sont pas épargnées non plus. Chiara et Lucrezia, tout en étant jeunes, « non avevano grazia, quasi non parevano donne »<sup>6</sup>. Elles sont caractérisées par un rapport maladif à l'amour et par une volubilité irrationnelle. Donna Ferdinanda, leur tante, « sotto panni mascholini, sarebbe parsa qualcosa di mezzo tra l'ebreo e il sagrestano »<sup>7</sup>. Même les personnages physiquement avenants frôlent l'excès : Raimondo « era più che bello »<sup>8</sup> et Teresina est décrite comme un être de loin trop angélique. Mêmes dans ce cas de beauté apparente, la tare se révèle sous une autre forme. Chez Raimondo, il s'agit d'une luxure irréfrénable, chez Teresina du désir d'être approuvée, symptôme d'une vanité inextinguible. En outre, le narrateur exploite toutes les ressources du comique, de la caricature, du grotesque pour maltraiter et abaisser ses aristocrates, pour en dévoiler la vraie nature, mesquine et vulgaire, sous leur prestige apparent.

---

<sup>4</sup> F. DE ROBERTO, *I Vicerè*, dans *Romanzi, novelle, saggi*, a c. di C. A. MADRIGNANI, « I Meridiani », Milano, Mondadori, 1984, pp. 501-502.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*

Les autres classes sociales, bien qu'elles ne soient pas présentées sous un jour reluisant, ne sont pas soumises à un traitement aussi rude, impitoyable et dégradant. Le narrateur souligne le servilisme aveugle et avilissant des classes populaires : elles sont complètement dépourvues de conscience de classe et habituées par tradition à se plier à la suprématie sociale et économique des Uzeda. La bourgeoisie n'apparaît pas sous une lumière plus flatteuse. Elle est représentée principalement par Benedetto Giulente et sa famille. A travers ces personnages, l'auteur montre comment la bourgeoisie, loin de fournir un système de valeurs alternatif, s'efforce au contraire de se conformer aux comportements et aux valeurs de cette aristocratie dégénérée. Cette tendance se manifeste à travers le désir, déçu, d'obtenir le droit d'aînesse, ou bien par l'orgueil des Giulente pour le mariage entre leur fils Benedetto et Lucrezia Uzeda. Par ailleurs, non seulement la bourgeoisie s'aligne rapidement sur les comportements des aristocrates, mais encore elle en devient un instrument docile et inconscient. Ainsi, Benedetto Giulente est exploité sans scrupules par don Gaspare d'abord, Consalvo ensuite, qui veulent accéder ou rester au pouvoir.

Pendant, malgré la méfiance évidente de l'auteur vis-à-vis de ces deux classes sociales, aucune d'entre elles n'est attaquée avec la même virulence que les nobles Uzeda. C'est la noblesse qui est raillée, dénigrée, associée systématiquement à la dégénération, à la vulgarité, à la barbarie, à l'obscénité et à l'indécence.

L'insistance sur une aristocratie et une société catanaise immobilistes est d'autant plus frappante que cette représentation semble démentie par la réalité historique. Malgré les problèmes bien connus liés à la *questione meridionale*, la société catanaise paraît bien plus dynamique et complexe que la fresque brossée par De Roberto. En effet, comme le montrent plusieurs historiens, dans la Catane du XIX<sup>e</sup> siècle le pourcentage de bourgeois parmi les notables augmente. Une certaine mobilité sociale s'observe au moins jusqu'aux années '80, ce qui a permis à des roturiers de construire des fortunes qui ont remis en cause l'immobilité de l'ordre social. Ce processus a donc fait émerger des nouvelles élites à côté de l'aristocratie traditionnelle<sup>9</sup>. Certes, cette dernière est encore bien implantée et soucieuse de s'emparer des nouveaux mécanismes du pouvoir, mais le tableau semble beaucoup plus nuancé que celui, sombre et immobile, qui apparaît à travers les pages de De Roberto. En outre, dans sa représentation des classes populaires, De Roberto semble exclure tout potentiel novateur, alors que dans les années mêmes de l'écriture du roman, éclatent les mouvements des *fasci siciliani*, considérés par les historiens comme le premier symptôme d'une société en évolution. En soulignant la docilité inébranlable des masses populaires, De Roberto, en revanche, ignore ou sous-estime la portée des premiers

---

<sup>9</sup> Voir E. IACHELLO et Alfio SIGNORELLI, « Borghesie urbane dell'Ottocento », pp. 89-135 et G. BARONE, « Sistema elettorale e rappresentanza politica », pp. 279-332, dans *La Sicilia*, a. c. di M. AYMARD et G. GIARRIZZO, Torino, Einaudi, 1987.

signes d'organisation et d'autonomie des ces nouvelles forces sociales<sup>10</sup>. Par ailleurs, le marquis Antonino Paternò de San Giuliano, qui a offert le modèle d'après lequel De Roberto a sculpté son Consalvo Uzeda, apparaît comme un personnage politique d'une certaine envergure dans le récit des historiens<sup>11</sup>. L'auteur sicilien, en revanche, en a fait un charlatan, un opportuniste sans qualités véritables et a interprété de façon négative toutes les caractéristiques que les biographes célébraient comme positives<sup>12</sup>.

Ainsi, Federico De Roberto a délibérément occulté tous les éléments de dynamisme pourtant présents dans la société catanaise pour montrer que la domination nobiliaire perdure sans obstacles. En outre, il a exclu de son tableau les poussées modernisante des autres acteurs sociaux pour laisser agir en protagoniste absolue une noblesse archaïque et dégénérée.

D'où viennent ce parti pris et cette sombre rancœur et quelle est leur signification exacte ? Les chercheurs ont proposé des interprétations différentes. Selon Mario Pomilio, le roman de De Roberto serait « la protesta d'un liberale del Sud contro la classe dirigente del Sud, l'esplosione d'un crudo disinganno di fronte a quella grande illusione tradita che fu per il Sud il 1860, la denuncia più coraggiosa del trasformismo del mondo politico meridionale »<sup>13</sup>. La critique de l'aristocratie relèverait donc de l'indignation de voir la noblesse méridionale s'approprier des mécanismes de pouvoir qui ont permis au Nord de devenir force créatrice pour les transformer en vecteurs de conservation dans le Sud. D'autres chercheurs ont mis en relation le jugement négatif de De Roberto avec son appartenance « bourgeoise ». Luigi Russo, par exemple, affirme que *I Vicerè* expriment le point de vue d'un « uomo della borghesia nuova, il quale faccia vendetta allegra contro la vecchia civiltà feudale »<sup>14</sup>. Carlo Alberto Madrignani, pour sa part, affirme que le dégoût de l'auteur pour les puissants dans *I Vicerè* « rispecchia (...) l'atteggiamento della piccola-media borghesia meridionale non ancora assimilata al processo di capitalizzazione unitario »<sup>15</sup>.

---

<sup>10</sup> De Roberto simplifie ainsi le contexte social de l'époque et ne saisit pas les indices de changements qui sont effectivement à l'œuvre en Sicile à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Selon l'historien F. RENDA, le phénomène des *Fasci siciliani* fut « il primo grande segnale che l'Italia, al Nord come al Sud, oltre che cambiata nelle sue strutture economiche e sociali, era pure divenuta adulta nella sua dimensione storico-ideale e aveva perciò bisogno e quindi rivendicava una grande riforma così delle istituzioni come della società civile » (*Ibid.*, p. 372).

<sup>11</sup> Cf. P. M. SIPALA, *Introduzione a Federico De Roberto*, Roma-Bari, Laterza, p. 72. Le marquis Antonino Paternò di San Giuliano (1852-1914) devint adjoint à la mairie de Catane en 1876, puis maire de la ville en 1877. Il fut élu député en 1882, nommé sous-secrétaire au Ministère de l'Agriculture, du Commerce et de l'Industrie sous le premier gouvernement Giolitti (1892-1893), Ministre des Postes et des Télégraphes sous le ministère Pelloux (1898). Sa carrière culmina avec la charge de Ministre des Affaires Étrangères en 1905-1906, puis de 1910 jusqu'à sa mort en 1914. Il a donc connu une carrière rapide et brillante.

<sup>12</sup> Cf. Margherita GANERI, *L'Europa in Sicilia. Saggi su Federico De Roberto*, Firenze, Le Monnier, 2005, p. 88. Ganeri montre que les biographes du marquis soulignaient la culture d'Antonio de San Giuliano, qui constituait, de ce point de vue, une exception parmi les représentants de l'aristocratie locale.

<sup>13</sup> M. POMILIO, *L'antiriformismo di Federico de Roberto*, « Le ragioni narrative », 1960, p. 162.

<sup>14</sup> L. RUSSO, *Ritratti critici di contemporanei. Federico De Roberto*, « Belfagor », janvier 1950, p. 673.

<sup>15</sup> C. A. MADRIGNANI, *Illusione e realtà nell'opera di Federico De Roberto. Saggio su ideologia e tecniche narrative*, Bari, De Donato, p. 101

Les limites de ces interprétations résident dans le fait qu'elles présupposent, chez Federico De Roberto, une identité bourgeois ou petite bourgeoise univoque, qui l'amènerait à s'opposer de façon dichotomique à une aristocratie porteuse d'une idéologie conservatrice qu'il contesterait sans réserve. Or, d'une part, les catégories de « petit bourgeois » et de « bourgeois » revêtent des significations très différentes et peuvent être appliquées à individus qui se trouvent dans des conditions sociales très disparates. Il faudrait donc mieux expliciter en quoi De Roberto est « bourgeois » ou « petit bourgeois ». D'autre part, il nous semble que la position de Federico De Roberto est beaucoup plus nuancée et complexe vis-à-vis de l'aristocratie que ne le laissent croire ces jugements. Gaspare Giudice a eu l'intuition d'un rapport ambigu de De Roberto à la noblesse, qu'il attribue au « snobisme » de l'auteur. Il entend par « snob » un individu qui « “appartiene o crede o vuole appartenere a un gruppo esclusivo” [...] e un tipo che, facendo parte di un gruppo sociale ritenuto inferiore, soffre della propria inferiorità rispetto al ceto sociale superiore, e rivela un – anche se denegato – desiderio di cooptazione »<sup>16</sup>. Cependant, Giudice n'éclaire pas de façon satisfaisante les origines de cette attitude. Il la présente comme une condition psychologique indéterminée.

Nous nous efforcerons dans un premier temps d'expliquer quels sont les ressorts de l'ambivalence vis-à-vis de l'aristocratie qui amène l'auteur à une représentation si négative de cette classe sociale. Nous verrons ensuite qu'il est possible de saisir cette ambivalence à travers les choix esthétiques de la représentation de l'aristocratie et des différentes classes sociales dans l'œuvre narrative de De Roberto. Enfin, nous montrerons dans quelle mesure ce rapport complexe à la noblesse amène De Roberto à envisager une élite à ses yeux plus légitime.

De Roberto appartient à ce que Norbert Élias aurait appelé une « couche à deux fronts »<sup>17</sup>. D'une part, il se sent proche d'une élite supérieure et il voudrait jouir de signes de distinction adéquats. D'autre part, il est hanté par la menace du déclassement qu'il doit à sa trajectoire propre et à son positionnement dans une société en évolution. Il nourrit ainsi un sentiment ambivalent de rancune et d'attrance, vis-à-vis d'une classe supérieure dans laquelle il n'arrive pas à s'intégrer tout en estimant qu'il devrait y appartenir de droit.

Cette ambivalence dépend d'une incertitude identitaire liée à sa trajectoire personnelle et alimentée par son rapport à la mère. De Roberto, en effet, a toujours cultivé un fantasme de

---

<sup>16</sup> Gaspare GIUDICE, « Introduzione » à *I Vicerè e altre opere di Federico De Roberto*, Torino, UTET, 1982, p. 19.

<sup>17</sup> Voici les caractéristiques des « couches à deux fronts », selon Norbert Élias : « [...] elles sont en effet exposées à la fois à la pression des groupes disposant de plus de chance d'autorité, de puissance, de prestige qu'elles-mêmes et à celle des groupes inférieurs qui n'ont pas le même rang, mais auxquels le réseau des interdépendances attribue, en tant que facteur de puissance, un rôle important [...]. La situation des “couches moyennes à deux fronts” réside dans le fait qu'elles risquent de faire sauter les barrages qui les séparent des couches inférieures, en faisant sauter ceux qui protègent les privilèges des couches dominantes. Elles ne peuvent se libérer de la domination des autres sans perdre la domination sur ceux qu'elles dominent » (N. ÉLIAS, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985, p. 300 et 302).

noblesse par l'intermédiaire de sa mère, donna Maria degli Asmundo. Elle appartenait à la branche secondaire d'une noble famille sicilienne, la famille Asmundo, qui, d'après les recherches de Gianni Grana<sup>18</sup>, avait fourni au XV<sup>e</sup> siècle les premiers Présidents du Royaume en Sicile, bien avant les Vice-rois. Federico De Roberto semblait obsédé, dans sa vie quotidienne, par la volonté d'afficher les signes d'une distinction qui remonterait au passé de sa famille. Il adressait ses lettres à sa mère en soulignant son statut social supérieur avec la formule : « Alla Nobile signora Mariannina De Roberto »<sup>19</sup>. En outre, comme le témoignent Sarah Zappulla Muscarà et Gianni Grana, De Roberto utilisait du papier à lettre avec des blasons patriciens lors qu'il envoyait du courrier à ses destinataires<sup>20</sup>. L'attitude élitiste de l'auteur est exprimée sans les détours de l'écriture littéraire dans les lettres à sa mère, comme le témoigne ce passage à propos de l'éducation des filles de son frère Diego :

Ti dissi mille volte, l'anno scorso, nei giorni in cui non parlavo con lui, che non volevo che le bambine andassero alle scuole comunali, con le figlie dei ciabattini e dei macellai. [...] Ora ti ripeto che non voglio che le bambine vadano a quelle scuole, che è pericoloso per la loro salute e per la loro educazione (non dico istruzione), che è compromettente per la dignità della casa, che non è giusto, e che insomma se fossero figlie mie, non vi andrebbero.<sup>21</sup>

Tous ces indices prouvent que le rapport de De Roberto à l'aristocratie était extrêmement complexe. Loin de la rejeter de façon radicale, il se plaisait à alimenter un fantasme de noblesse en raison du passé et de la généalogie de sa famille.

Cependant, ce sentiment d'appartenir à une classe privilégiée n'était conforté ni par son train de vie, qui le rattachait plutôt à une bourgeoisie, digne, mais pas riche – et surtout pas influente politiquement – , ni par une quelconque reconnaissance sociale jugée satisfaisante<sup>22</sup>. D'une part, les lettres à sa mère témoignent d'une vie quotidienne passée à gérer les revenus de très petites propriétés et de ses droits d'auteurs. D'autre part, comme le témoignent de nombreuses déclarations de l'écrivain, sa quête de statut et de reconnaissance par le biais de l'écriture demeurera décevante<sup>23</sup>. La frustration d'une reconnaissance sociale adéquate devait être

---

<sup>18</sup> G. GRANA, *op. cit.*, pp. 148-150.

<sup>19</sup> Cf. F. DE ROBERTO, *Lettere a Donna Marianna degli Asmundo*, a c. di S. ZAPPULLA MUSCARÀ, Catania, Tringale Editore, 1979.

<sup>20</sup> Cf. *ibid.*, p. 263, où Sarah Zappulla Muscarà reproduit deux de ces emblèmes.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>22</sup> Pour le rapport au statut de l'intellectuel et de l'écrivain chez De Roberto, nous nous permettons de renvoyer à M. TOPPANO, « Federico De Roberto, Emile Zola e il romanzo politico », dans *Le forme del romanzo e le letterature occidentali*, a c. di S. COSTA, vol. 1, Pisa, Edizioni ETS, 2010, pp. 407-418.

<sup>23</sup> Les expressions d'amertume concernant son rôle d'écrivain et d'intellectuel s'accroissent au fur et à mesure que la carrière littéraire de De Roberto avance sans qu'il en tire les gratifications espérées, comme le témoigne cette lettre qu'il écrit en 1924 à Ferdinando De Giorgi : « Ti giuro – e tu mi devi credere – che se avessi saputo e potuto, se mi avessero preso, avrei fatto il contabile, il magazzino, lo scaricatore, il lustrascarpe (guadagnano 40 lire quotidiane) ; per forza di cose dovetti, invece di bruciare le edizioni invendute, accettare che si ristampassero quelle esaurite da venti e trent'anni, e ricominciare a metter nero su bianco. È la sola cosa ch'io sappia e possa fare, e dalla quale riesca

d'autant plus aiguë que, comme nous l'avons vu, la société catanaise avait connu de cas éclatants de succès personnels et un accroissement de richesse et d'influence politique de la part de la bourgeoisie, tandis que les classes populaires commençaient à se manifester de façon inquiétante. Ainsi, la peur de déclassement devait hanter l'écrivain sicilien, pris dans l'étau entre une élite à laquelle il sentait d'appartenir de droit par l'intermédiaire de sa mère et des classes inférieures avec lesquelles il risquait d'être confondu, mais dont il voulait à tout prix se distinguer.

Si le rapport de De Roberto à l'aristocratie en général était donc complexe, cette ambivalence était accentuée par son rapport spécifique à la figure d'Antonino Paternò de San Giuliano, qui a fourni le modèle référentiel pour le personnage de Consalvo Uzeda. En effet, Gianni Grana nous apprend que la famille Asmundo était apparentée à la famille Paternò : Antonino de San Giuliano, ainsi que De Roberto, pouvaient donc se targuer de la même origine sociale. Cependant, alors que De Roberto et sa famille étaient marginalisés, San Giuliano faisait incontestablement partie de l'élite au pouvoir.

Très probablement, De Roberto était animé par un sentiment de rivalité vis-à-vis du marquis, qui tirait ses origines d'événements biographiques ainsi que d'une opposition de nature politique. Aurelio Navarria<sup>24</sup> nous informe que Federico De Roberto, lorsqu'il était étudiant, avait participé à une réception à l'honneur des souverains italiens chez les marquis de San Giuliano. Nous pouvons imaginer que l'auteur a ressenti à ce moment là, ou à d'occasions similaires, sa frustration sociale, d'autant plus âpre qu'il se sentait lui-même appartenir de droit à l'élite sicilienne. Plus tard, les rivalités se sont attisées à la suite des différents positionnements politiques des deux individus. Alors que Federico De Roberto se range parmi les conservateurs propriétaires terriens de l'*Associazione costituzionale*, Antonino Paternò de San Giuliano devient le champion de la gauche marchande à Catane au sein de l'*Associazione progressista*. Les articles satiriques publiés dans le journal « Don Chisciotte », fondé par De Roberto lui-même, qui raillent et persiflent les initiatives et l'œuvre politique de San Giuliano, témoignent de cet antagonisme. Ainsi, Federico De Roberto a sûrement perçu la trajectoire ascendante d'Antonino Paternò comme illégitime et injuste. Par conséquent, dans *I Vicerè*, il en a fait le symbole de l'immobilisme de la société catanaise.

Cette ambivalence pèse sur les choix esthétiques et sur la représentation des différents groupes sociaux dans les œuvres littéraires de De Roberto. L'incertitude liée à sa propre identité est témoignée par la manière dont il représente les classes humbles ou la bourgeoisie et la petite bourgeoisie dans ses recueils de nouvelles « réalistes ». Tous les commentateurs sont concordes à

---

a cavare qualche poco di denaro ». (F. DE ROBERTO, « Lettere a Ferdinando De Giorgi », a c. di A. NAVARRIA, *L'Osservatore politico-letterario*, ottobre 1963, p. 78).

<sup>24</sup> Cf. A. NAVARRIA, *Federico De Roberto. La vita e l'opera*, Giannotta, Catania, pp. 13-14.

souligner, d'une part l'inspiration des recueils de Verga, d'autre part la manière différente dont les deux auteurs envisagent le monde représenté. Alors que Verga regarde les classes populaires d'un œil empathique, le narrateur chez De Roberto est froid et distant par rapport aux classes inférieures. Ce manque de participation n'est pas uniquement une signature stylistique. Il est sans doute révélateur de l'anxiété de définition sociale de l'auteur et de ses préjugés de classe. Moins assuré du point de vue social que Giovanni Verga, qui était reconnu à la fois comme écrivain et comme propriétaire terrien, De Roberto n'arrive pas à représenter les classes basses et moyennes comme des classes inoffensives et donc capables de susciter un regard compatissant. Les classes basses et moyennes deviennent des antagonistes potentiels vis-à-vis de ceux qui, comme De Roberto, avaient l'impression de suivre un parcours social descendant et qui voulaient à tout prix marquer leur différence.

De même que cette volonté de distinction conditionne les modalités de représentation des classes inférieures ou, considérées comme telles, de même la volonté de revanche vis-à-vis de la classe sociale dominante transparait du traitement stylistique des Uzeda. En effet, le narrateur applique le plus souvent aux Uzeda la technique « objective » qu'il a théorisée dans les préfaces à *Documenti umani*, à *L'Albero della Scienza* à *Processi verbali* pour représenter les classe les plus basses et les sujets les plus repoussants. Dans ces préfaces, De Roberto décrit deux approches : l'approche « idéaliste », subjective, d'une part, et l'approche « réaliste », objective, d'autre part. Ces deux méthodes présentent donc des caractéristiques techniques et stylistiques différentes, qui sont étroitement liées aux contenus de la représentation. Ainsi, la première sera utilisée pour représenter les milieux aisés, l'intériorité des âmes et les sentiments raffinés et élevés. En revanche, la seconde sera appliquée aux classes sociales inférieures pour décrire leurs comportements dominés par des mobiles matériels. Elle décrira les « ambienti corrotti », les « tipi degenerati » et les « casi patologici »<sup>25</sup>, qui se retrouveraient plus fréquemment dans ces milieux.

Dans *I Vicerè*, cette deuxième méthode est appliquée à l'aristocratie. La plupart des Uzeda sont en effet représentés de l'extérieur, à travers leurs anomalies comportementales et physiques, qui renvoient à des difformités morales et psychologiques. A la classe sociale la plus élevée, De Roberto applique donc la méthode objectiviste qu'il avait réservée aux classes inférieures<sup>26</sup>. Il met ainsi en lumière, chez les Uzeda, les traits de dégénérescence et de pathologie, morale et physique, qu'il considérait plutôt spécifiques des classe inférieures. De cette façon, De Roberto brise

---

<sup>25</sup> F. DE ROBERTO, « Prefazione » à *Documenti umani*, dans *Romanzi e novelle saggi*, *op. cit.*, p. 1634.

<sup>26</sup> Le fait que le narrateur représente Consalvo et Teresa aussi de l'intérieur, exploitant la technique du discours indirecte, n'invalide pas cette interprétation. En effet, ce traitement, qui concerne les membres de la dernière génération des Uzeda, confirme l'ambivalence de De Roberto vis-à-vis de la noblesse et notamment vis-à-vis d'Antonino de San Giuliano. Rien d'étonnant que De Roberto s'identifie en partie à celui qui occupe une place prestigieuse à laquelle il sent d'avoir droit lui aussi.

définitivement la hiérarchie des genres et exprime son mépris vis-à-vis de la noblesse de la façon la plus radicale.

Que la critique adressée à l'aristocratie relève d'une attitude ambivalente est témoignée aussi par le message idéologique du roman. De Roberto, dans *I Vicerè*, ne critique pas l'aristocratie au nom de la supériorité d'un principe démocratique ou égalitaire. Ce principe apparaît inapplicable en raison de la servilité et de la dépendance des classes inférieures par rapport aux seigneurs (caractéristiques qui sont présentées comme une sorte de seconde nature). Dans *I Vicerè*, le petit peuple considère de façon positive la prodigalité de Consalvo, pourtant manifestation d'une inacceptable différence sociale : « Senza quei nobili l'operaio come avrebbe fatto ? Il loro lusso, i loro piaceri, le loro stesse pazzie eano altrettanto occasioni perché la gente minuta lavorasse e buscasse qualcosa ! »<sup>27</sup>.

Par ailleurs, l'égalitarisme apparaît comme une utopie naïve, compte tenu de la diversité naturelle de tous les hommes. Cet argument, avancé par Consalvo dans son discours contre le socialisme dans *L'Imperio*, est défendu par l'auteur lui-même dans un article qu'il a publié dans *L'Antologia*<sup>28</sup>. Ainsi, De Roberto reconnaît la nécessité inéluctable d'une élite, tout en contestant celle qui est en place.

La référence à un système de valeur ambivalent transparait également dans le type de critique que l'auteur adresse à ces nobles. Cette critique est formulée tantôt à partir d'un point de vue conforme à certaines mœurs aristocratiques traditionnelles, tantôt à partir de valeurs qui leur sont extérieures. En tout premier lieu, De Roberto laisse transparaitre une condamnation liée à des valeurs nobiliaires. Ainsi, il caricature jusqu'au grotesque l'avidité, qui frôle la pingrerie, de Giacomo et de donna Ferdinanda. Bien que les Uzeda appartiennent à l'une des plus nobles familles de l'île, ils succombent ainsi à l'une des passions qui était parmi les plus méprisées par l'éthique aristocratique. Malgré l'orgueil de caste et l'obsession de distinction, la rapacité amènera donna Ferdinanda à la promiscuité avec les milieux les plus ignobles dans la pratique de ses affaires. Par ailleurs, De Roberto manifeste aussi une adhésion à certaines valeurs bourgeoises. Ainsi, en la figure de Raimondo, il condamne le principe des dépenses somptuaires, qui sont présentées sous la forme d'une prodigalité irresponsable. Il dénigre l'apparat dont s'entoure la famille Uzeda à l'occasion des rites sociaux par lesquels elle confirme son pouvoir et ressasse son prestige. Ainsi, les fastes des funérailles de Teresa Uzeda sont décrits tantôt comme apparence trompeuse, tantôt comme gâchis inutile.

En général, cette noble souche d'aristocrates pêche par indécence, vulgarité, manque de bienséance : tout le contraire de la distinction dont ils devraient être les champions les plus

---

<sup>27</sup> F. DE ROBERTO, *I Vicerè*, *op. cit.*, p. 855.

<sup>28</sup> F. DE ROBERTO, *Pietro Kropotkine*, « Nuova Antologia », 1<sup>er</sup> août 1905.

accomplis. Les Uzeda sont caractérisés par des passions ignobles – c'est-à-dire indignes de personnes véritablement nobles –. Ainsi, au lieu de se présenter comme les plus dignes détenteurs du pouvoir, en raison de leurs qualités propres, les Uzeda apparaissent au contraire comme les usurpateurs du pouvoir : ils sont illégitimes en raison de la bassesse de leurs instincts et de la vulgarité de leurs passions. De cette manière, l'auteur, exclu du pouvoir et méconnu de la classe aristocrate à laquelle il sent d'appartenir de droit, juge cette classe à l'aune de certaines valeurs typiques de l'ethos aristocratique et notamment d'un principe de distinction et dignité. De cette manière, De Roberto, le déclassé, devient le défenseur des valeurs que la classe effectivement au pouvoir et soi-disant noble a désormais perdues.

Comme nous pouvons le constater, loin de s'opposer à l'existence d'une hiérarchie de classe, De Roberto critique plutôt une aristocratie dégénérée, à laquelle le *Risorgimento*, malgré les bouleversements apparents, a permis de rester au pouvoir. Malgré leurs tares et leurs déficiences, les Uzeda parviennent non seulement à maintenir la suprématie politique à Catane, mais, en la personne de Consalvo, ils arrivent même à accéder au pouvoir central. Le scandale ne réside donc pas seulement dans le fait que le pouvoir demeure dans les mains des puissants de toujours, mais aussi et surtout dans le fait qu'il reste apanage des pires représentants des anciennes classes dominantes.

Leur domination s'affirme au détriment d'une aristocratie vraie, détentrice de valeurs morales, mais qui ne jouit pas de la même influence politique et sociale. L'idée qu'il existe une « vraie » aristocratie opposée à une aristocratie de mascarade ou dégénérée transparait à plusieurs endroits du texte. Nous pourrions la repérer et en identifier les caractéristiques en prêtant attention à des personnages marginaux, mais qui s'avèrent extrêmement significatifs.

Dans *I Vicerè*, il n'existe pas uniquement une grande noblesse digne de mépris. Il existe également une noblesse moins infâme, et même porteuse de quelques valeurs positives. Cette noblesse est toujours une noblesse mineure. En effet, dans *I Vicerè*, nous ne trouvons pas seulement la puissante famille des Uzeda, mais aussi d'autres familles nobles, bien que moins prestigieuses. Le narrateur leur réserve un traitement moins dégradant que celui auquel sont soumis les Uzeda. C'est le cas de la petite noblesse de province représentée par la famille Palmi et par Mara Fersa. Alors qu'ils sont méprisés par certains des Uzeda à cause de leur prestige inférieur à celui de la noble famille catanaise, ils sont considérés de façon plus bienveillante de la part du narrateur. Certes, le narrateur manifeste une certaine désapprobation vis-à-vis du baron Palmi, qui se laisse aveugler par l'orgueil de s'apparenter aux Uzeda et sacrifie sans le vouloir sa fille Matilde. Cependant, il en souligne globalement les traits positifs. Le baron Palmi fait régner dans son propre foyer familial un système de valeurs patriarcales, peut-être dépassées, mais

capables de conserver l'harmonie et la concorde dans la famille. Le narrateur, à travers le souvenirs de Matilde Palmi, brosse un portrait de la famille Palmi qui contraste de façon saisissante avec l'individualisme, l'hostilité et la violence qui dominant la famille des Uzeda :

La sua memoria le rappresentava il desco familiare, nella grande stanza da pranzo della casa paterna, a Milazzo : la mamma, la sorella, ella stessa intente ai racconti del padre, sorridenti con lui, con lui tristi o dolenti ; il padre tutto loro, coi pensieri e con le opere ; e un costante e quasi superstizioso rispetto per le antiche abitudini, e una pace patriarcale, un amore reciproco, una confidenza assoluta. Se ella si guardava ora intorno, che vedeva ? La principessa timida e paurosa dinanzi al marito ; il ragazzo tremante a un'occhiata del padre, ma superbo dell'umiliazione inflitta alla zia ; Lucrezia e il fratello ancora freddi e sospettosi l'uno verso l'altra [...]. Ella neppure sospettava le passioni che dividevano quella famiglia, il giorno che vi era entrata come in un'altra famiglia sua propria [...] <sup>29</sup>.

En outre, fou d'amour pour sa fille, il tient tête à Raimondo, comme le montre l'épisode de l'affrontement verbal entre les deux hommes à Florence. Pendant cet échange, c'est le baron Palmi qui a le dernier mot et reproche à Raimondo l'indécence de sa conduite, indigne du rejeton d'une famille noble.

De même, Mara Fersa représente l'un des rares personnages du roman capables d'éprouver un sentiment sincère et altruiste. Elle accepte par amour maternel le mariage de son fils avec Isabella, bien que la belle-fille ne lui inspire pas beaucoup de confiance à cause de sa frivolité. Cette méfiance, comme nous le montrera la suite du roman, se montrera fondée. Mara Fersa est décrite comme une femme d'un bon naturel : « Donna Mara Fersa era una donna un po' all'antica, senza ombra d'istruzione, poco fine d'educazione anche ; ma molto accorta, e semplice, alla mano come una buona massaia » <sup>30</sup>.

Ainsi, De Roberto dessine discrètement les contours d'une noblesse plus positive moralement, mais qui se trouve aux marges du pouvoir. Elle ne présente pas d'attachements exclusifs à des valeurs comme la lignée ou le patrimoine. Elle semble avoir adhéré à un modèle familial plus moderne et même bourgeois, fondé sur une solidarité familiale et parentale de nature affective.

Plus précisément encore, nous retrouvons une projection fictionnelle de cette élite supérieure dans la figure de Giovannino Radalì-Uzeda. C'est un personnage beaucoup plus complexe que la littérature critique ne l'a souligné jusqu'ici. A travers la figure de Giovannino, le narrateur témoigne d'une nostalgie du *kaloskagathos*, de l'individu supérieur du point de vue social parce qu'il est en même temps bon et beau. Giovannino combine son origine aristocratique avec certaines caractéristiques idéologiques qui lui permettent d'être en adéquation avec les évolutions historiques et culturelles intervenues au XIX<sup>e</sup> siècle. Giovannino est libéral par conviction depuis

---

<sup>29</sup> F. DE ROBERTO, *I Vicerè*, op. cit., pp. 531-532.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 555.

son enfance, il est beau, généreux et capable d'éprouver des sentiments sincères et authentiques. Contrairement à la plupart des Uzeda, il ne porte pas les traces physiques ou morales de la corruption de la lignée.

Il est possible que De Roberto esquisse une image idéale de lui-même à travers ce personnage. Giovannino appartient lui aussi à une branche secondaire de la famille Uzeda, tout comme De Roberto, par l'intermédiaire de sa mère, appartient à une branche mineure de la noble famille Asmundo. Giovannino a nourri une foi libérale, ce qui l'apparente à l'engagement politique juvénile de De Roberto<sup>31</sup>. Enfin, le personnage partage, avec l'auteur, la passion pour la littérature : Giovannino échange avec Teresa des livres qui créent entre les deux personnages une douce communion et un dialogue idéal à l'abri du monde immonde et impitoyable des Uzeda. Cependant, tout comme la famille De Roberto-Asmundo est écartée et méconnue par l'aristocratie réellement au pouvoir à Catane, Giovannino est lui aussi la victime d'une élite dominante injuste. Épris d'amour pour Teresa, la sœur de Consalvo, aimé à son tour, il doit se plier aux logiques matrimoniales qui veulent que Teresa épouse son frère aîné, Michele Radali. L'impossibilité de vivre dans un monde aussi dégradé et inique le poussera au suicide.

Certes, la trajectoire du personnage ne permet pas au lecteur de conclure que De Roberto a voulu proposer en la personne de Giovannino un modèle alternatif possible à l'univers barbare des Uzeda. Son destin narratif prouve que pour De Roberto ce type humain ne peut que succomber dans un monde dominé par l'injustice. Cependant, Giovannino est sans doute le moins difforme parmi tous les personnages, y compris Teresina, qui, elle, en revanche, est une vraie Uzeda et reproduit les tares de la famille. Si la jeune fille, au bout du compte, se plie à la logique de la famille, Giovannino, par son suicide, refuse tout compromis.

En la figure de Giovannino et des nobles « mineurs » présents dans le roman, nous voyons donc se profiler la physionomie d'une aristocratie moins méprisable que l'ignoble noblesse des Uzeda. Cette « aristocratie » alternative ne correspond pas du tout à une classe historiquement reconnaissable, avec des valeurs et des codes de comportement institutionnalisés. Pour De Roberto, cette « bonne » aristocratie coïncide avec une élite idéalisée. Elle n'est pas une classe dominante du point de vue social ou politique : son excellence est purement morale. Elle est caractérisée par la finesse de ses sentiments, par la pureté d'une foi malheureusement destinée à être écrasée, par la délicatesse de ses comportements, par sa solidarité familiale et affective. C'est un idéal d'humanité tellement fragile et rare que l'auteur ne peut que la dessiner à la marge de l'univers féroce des Uzeda. Cette élite ne se compromet pas avec le pouvoir, qui, fondé sur

---

<sup>31</sup> L'auteur a témoigné, pendant sa jeunesse, d'une volonté d'engagement à travers ses initiatives politiques et son activité journalistique. Au début des années '80, il se range avec les modérés catanais de l'*Associazione costituzionale*, à l'idéologie risorgimentale et conservatrice. En outre, il célèbre avec enthousiasme les souverains de Savoie et Garibaldi dans certains des articles qu'il a écrits pour le journal romain le *Fanfulla*.

l'intérêt individuel et sur l'abus, implique inévitablement la corruption et dégrade ceux qui l'exercent. Sa principale fonction, dans le texte, est de rendre évident, par contraste, le caractère ignoble de la noblesse au pouvoir.

De Roberto partage avec cette élite idéale, et notamment avec la figure de Giovannino, un certain nombre de traits. Tous deux se trouvent aux marges du pouvoir et démasquent, aux yeux du lecteur, la laideur et la vulgarité de la classe dominante. Par l'écriture des *Viceré*, De Roberto devient ainsi le censeur d'une aristocratie qu'il considère indigne de la position sociale et politique qu'elle occupe. Cette fonction de dénonciation permet à De Roberto, en tout premier lieu, de légitimer et de justifier son écriture et donc son rôle social en tant qu'écrivain et intellectuel. En second lieu, elle lui permet d'établir une hiérarchie qui lui semble plus satisfaisante, compte tenu de son rapport ambivalent à la noblesse. Faute de pouvoir revendiquer une quelconque fonction sociale plus prestigieuse, qui pourtant serait légitime en raison de la généalogie maternelle, De Roberto s'efforce d'atteindre par l'écriture une forme de prééminence. La pratique scripturale lui permet ainsi de renverser idéalement son rapport de subordination réelle vis-à-vis de la noblesse et de récupérer la place qui lui reviendrait de droit.

Ainsi, De Roberto, dans *I Viceré*, parvient à résoudre des conflits liés à une identité sociale précaire et incertaine. Cette lecture confirme l'hypothèse que l'écriture, chez De Roberto, revêt une fonction cathartique : elle permet à l'auteur de donner un sens, par le travail de la mise en forme littéraire, à des contradictions autrement insolubles. En outre, cette analyse nous a également permis d'apprécier l'importance du poids de la biographie dans la production littéraire de De Roberto. Cette dimension, plus perceptible dans des œuvres comme *l'Imperio* ou les œuvres psychologiques, conditionne aussi l'écriture d'un roman comme *I Viceré*, qui apparaît pourtant moins « autobiographique ».